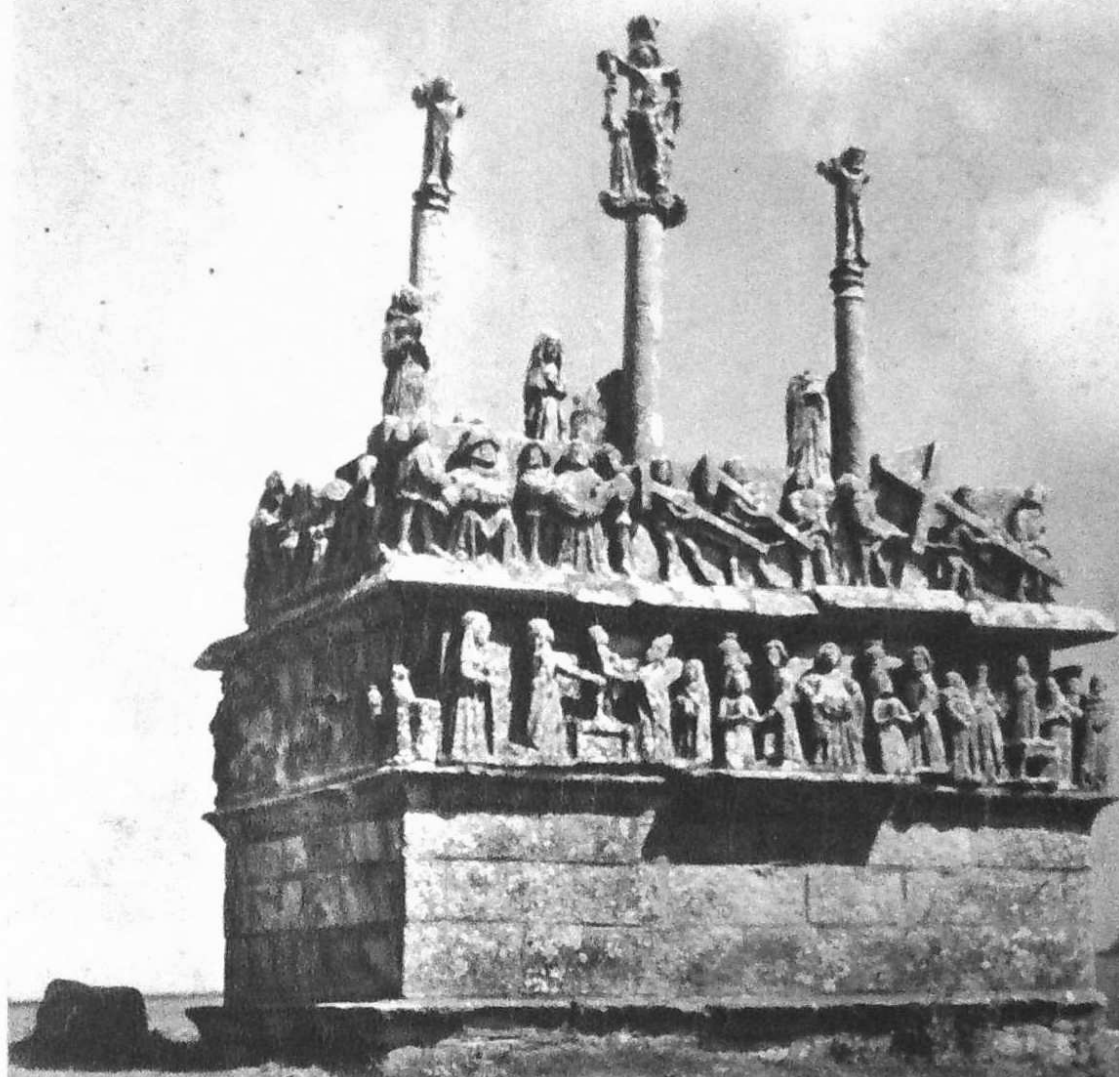


V.-H. DEBIDOUR



GRANDS CALVAIRES
DE BRETAGNE

IMAGES PAR JOS LE DOARÉ

MONOGRAPHIES

ÉDITÉES ET ILLUSTRÉES

PAR

JOS LE DOARÉ

IMAGES DE BRETAGNE

I. - ART BRETON.

Calvaires de Bretagne, texte de V.-H. Debidour.
Fontaines sacrées, texte de P. Thomas-Lacroix.
Châteaux en Bretagne, texte de Florian Le Roy.

II. - FOLKLORE.

Coiffes de Bretagne, texte de Pierre Hélias.
Dances de Bretagne, texte de Pierre Hélias.

III. - TRADITIONS.

Pardons de Bretagne, texte de Florian Le Roy.
Légendes de la Mer, texte de Pierre Hélias.

IV. - ICONOGRAPHIE.

La Vierge en Bretagne, texte de V.-H. Debidour.
Noël en Bretagne, texte de Bernard de Parades.

V. - PREHISTOIRE.

Menhirs et Dolmens, texte de P. R. Giot.

REFLET DE BRETAGNE

Quiberon-Carnac, texte de Michel de Galzain.
Côte d'Émeraude, texte de Florian Le Roy.
Golfe du Morbihan, texte de Michel de Galzain.
Finistère, texte de Henri Queffélec.

LEON.

Brest, texte de Henri Queffélec.
Plougastel-Daoulas, texte de Bernard de Parades.
Saint-Pol-de-Léon, texte de Y.-P. Castel.
Morlaix, texte de Fanch Gourvil.
Saint-Thégonnec, texte de Y.-P. Castel.
Roscoff, texte de Gilberte Taburet.

CORNOUAILLE.

Pont-Aven, texte de Y.-P. Castel.
Châteaulin, texte de François Férec.
Huelgoat, texte de Bernard de Parades.
Locronan, texte de Henri Waquet.
Pleyben, texte de Madeleine Moreau-Pellen.

Sur la lande d'herbe rase, sous un ciel où les nuées sans cesse se défont et se recomposent, le plus ancien calvaire de Bretagne est peut-être aussi le plus saisissant : Tronoën.

V.-H. DEBIDOUR

I

**GRANDS
CALVAIRES
DE
BRETAGNE**

PHOTOGRAPHIES DE
JOS LE DOARÉ

ÉDITIONS D'ART
JOS LE DOARÉ
CHATEAULIN (Finistère)

GRANDS CALVAIRES DE BRETAGNE

PREMIER CONTACT.

QUAND on vient en Bretagne par la route, ce n'est pas au paysage environnant que se reconnaît peu à peu l'originalité de la province, car la marqueterie des prés et des champs cloisonnés s'observe bien avant qu'on ne soit entré en pays bretonnant; encore moins la reconnaît-on aux horizons marins, qui ne se découvrent jamais qu'au moment même où l'on débouche sur la côte: entre tous les coins de campagne française vallonnée et verdoyante, ce qui **signe** la Bretagne, ce sont les croix de granit qui se dressent sur les talus, profilant sur le ciel ou les broussailles leur geste de bénédiction et leur pieux et austère rappel chrétien. Entre Nantes et Pontivy, entre Rennes et Moncontour on voit progressivement s'espacer et disparaître les croix de bois dégingandées aux lignes sèches et les grands crucifix de série: et voici de rudes pierres fichées au sol,

TRONOEN, face est. — On reconnaît, sur la frise inférieure, de gauche à droite, le Lavement des Pieds, l'Agonie au Jardin des Oliviers, l'Annonciation. Au-dessus, Adam et Eve sortant de la gueule béante des Limbes, l'Apparition de Jésus ressuscité à Madeleine, la Flagellation. Les croix ont été inclinées, comme des arbres, par le vent d'Ouest qui souffle avec constance et violence sur la baie d'Audierne: au pied du fût de gauche, Véronique tenant son voile; de droite, saint Jacques (?); au centre, Notre-Dame de Pitié. Sur le ciel se profilent, à peine équarries au dos, trois statues qui font face à l'autre côté. Sous les croisillons, deux anges sans ailes lèvent à bout de bras des calices pour recueillir le sang des mains percées.

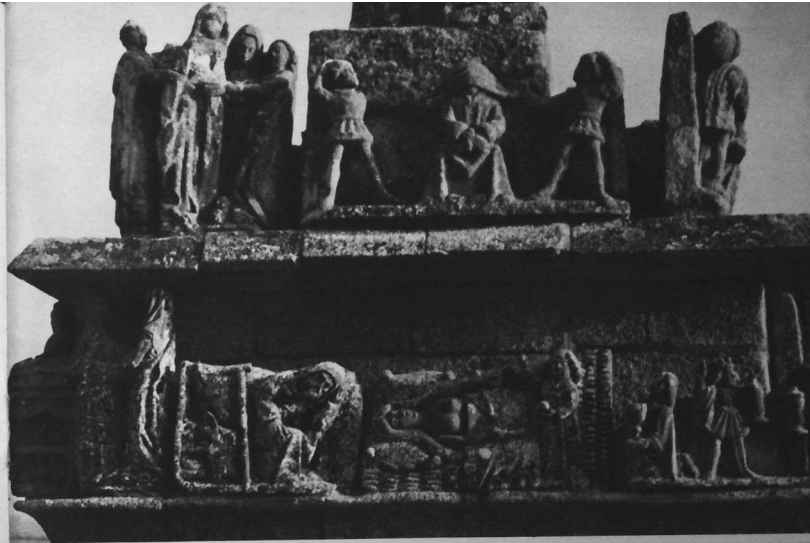


parfois sans le moindre socle ; un Christ aux formes barbares y étend les bras, à peine dégagé de la masse, et la silhouette même de la croix est étrangement épaisse et irrégulière. Ce qui commence, çà et là, avec ces monolithes mal taillés, c'est le calvaire de Bretagne...

Il y a loin sans doute de ces ébauches aux célèbres ensembles de Guimiliau ou de Plougastel, et pourtant la parenté est étroite, et la gradation insensible. On passe de la croix de carrefour la plus simple, au dos de laquelle figure déjà presque toujours une Vierge à l'Enfant, à la cohue des cent quatre-vingts personnages de Guimiliau par l'intermédiaire d'une foule de calvaires diversement peuplés, et dont la figuration prolifère autour de la croix, soit au pied de son tronc, soit sur les branches supplémentaires qu'elle pousse en croisillons symétriques.

TRONOEN, face nord. — En bas, de gauche à droite : La Visitation (style relativement récent) ; deux blocs fort anciens figurant la Nativité : têtes de l'âne et du bœuf, Joseph endormi, son bâton près de lui, Marie couchée, nue, l'Enfant qui semble debout, et tient la boule du monde ; lit et berceau sont en vannerie ; les Rois Mages (sculpture plus récente). — En haut, Marie au chemin du Calvaire, soutenue par Jean et deux saintes femmes (de la même main que la Visitation) ; Jésus bafoué : « Dis moi qui l'a frappé ?... » (de la même main que les Mages).

TRONOEN, face ouest. — En bas : Présentation de Jésus au Temple, il est debout sur l'autel avec la stature d'un garçon de dix ans. Double scène de Baptême ; c'est un trait iconographique unique : on ne peut distinguer si Jésus est figuré à gauche ou à droite ; Jean-Baptiste use d'une cruche qu'il renverse sur la tête du baptisé ; au centre, une place d'honneur est faite au jeune homme - saint Sermin selon la légende - qui tint la robe de Jésus pendant que le rite s'effectuait. Tout à fait à droite, Jésus expliquant l'Écriture aux docteurs. — En haut, le Christ comparaisant devant Pilate auquel un serviteur, à gauche, verse l'eau pour lui laver les mains ; Portement de croix : les deux larrons avec leur gibet en forme de T, et devant eux le Christ.



Cette sculpture est liée à un cadre, à un milieu de vie beaucoup plus campagnards qu'urbains. Aucune ville importante de Bretagne n'a de calvaire, soit qu'elle n'en ait jamais élevé, soit qu'il ait été détruit à cause du caractère trop rustaud qu'avait cet art de manants aux yeux des prélats et des bourgeois, à proportion justement du niveau de civilité et d'urbanité où se haussait leur goût. Les bourgs où se voient les grands calvaires sont parfois de gros centres, mais ils gardent un caractère rural très net. Le massif sculpté, si ample et riche soit-il, y est placé comme la plus humble croix l'est dans le plus mince village : à l'ombre de l'église au milieu des tombes des paroissiens (si, trop souvent hélas ! le calvaire se dresse aujourd'hui sur un espace anonyme qui sert de champ de foire et de parc de stationnement, c'est qu'il est le seul témoin du cimetière qui hier encore se trouvait là et qu'on a transféré loin des habitations). Et les deux calvaires jumeaux de Quilinen et de Saint-Vennec sont attenants à des chapelles hors de toute agglomération importante. Quant à celui de Tronoën, le plus ancien de tous et peut-être le plus beau, il est perdu dans les solitudes de la baie d'Audieme, et ce n'est que depuis quelques années qu'un chemin carrossable permet de l'atteindre.

On sait quel double péril contradictoire guette les vieux monuments : celui de l'indifférence, de l'abandon à la vétusté ou au vandalisme et celui des restaurations aventureuses et des rajeunissements indiscrets : on se demande parfois si le second n'est pas le pire... Les calvaires de Bretagne n'ont échappé ni à l'un ni à l'autre. Celui de Guéhenno par exemple, qui a été relevé vers le milieu du XIX^e siècle par un curé plein de bonnes intentions ; complété aussi, car il avait beaucoup souffert, et cet ecclésiastique avait, malheureusement, du goût pour la sculpture. La disposition générale que nous voyons aujourd'hui est donc tout à fait suspecte ; et malgré la patine qu'elles ont prise depuis un siècle, aucun œil exercé ne se trompera sur

PLOUGONVEN. — Les figures de la frise et de la plate-forme sont seules anciennes. En bas, de droite à gauche : les Mages en adoration, difficiles à distinguer à cause de la perspective ; Jésus au Temple prêchant aux docteurs ; Baptême ; Tentation de Jésus ; Madeleine agenouillée (elle devrait se trouver au pied de la croix, sous la plate-forme). — En haut, de gauche à droite : Mise au tombeau ; Descente de Jésus aux Limbes ; Résurrection.



l'authenticité notamment des statues en pied qui cantonnent la base. De même à Lanrivain le seul morceau de statuaire qui soit vraiment sûr est peut-être la belle Mise au Tombeau qu'une inscription gravée date de 1548. A Plougouven toutes les superstructures ont été relevées dans le style ancien : pastiche fidèle et fort honorable. On est heureusement plus circonspect aujourd'hui, et Plougastel a été rapidement et intelligemment restauré à la suite des grands dégâts causés par la dernière guerre.

Mais d'autre part les calvaires, même les plus célèbres, ne sont pas toujours soignés comme on pourrait le faire. Qu'ils aient perdu toutes les couleurs dont ils étaient certainement enluminés jadis, on peut le regretter pour le pittoresque et l'exactitude documentaire, mais il est certain qu'ils y ont gagné d'un autre côté, et nul ne songerait à s'offusquer de ce dont le temps seul est ici responsable. Mais on observe de flagrantes erreurs de montage, auxquelles il serait pourtant aisé de remédier : à Plougouven, la Vierge et l'Enfant de l'Adoration des Mages sont isolés des rois qui devraient leur rendre hommage et qui sont égarés plus loin sur la frise. La Figuration est trop souvent mal répartie à la suite d'une réfection maladroite, et le désordre vient s'ajouter aux mutilations. (Et que dire, à plus forte raison, des ensembles secondaires ?) Cependant, si douloureux que ce soit, on n'ose pas le déplorer tout à fait, tant il est vrai que cette statuaire est naturellement faite pour être de plein air, de plein ciel, à tous risques, et pour durer de la même façon qu'elle est née : en témoignage direct de l'art et de la piété d'une rude population sous un climat tourmenté, et non pas sous vitrine.

La « matière » même a son rôle éminent dans le charme de ces œuvres : si la ferveur locale en est l'âme, le granit en est le corps. Qu'il soit à gros grain comme dans le Morbihan surtout, ou à grain fin comme

PLOUGOUVEN. — A gauche, Groupe de la Vierge et de l'Enfant sous l'humble toit de Bethléem, avec Joseph blotti derrière eux. Ils faisaient partie d'une Adoration des Mages, comme le confirme le vase d'orfèvrerie déposé aux pieds de Marie ; aujourd'hui les Mages ont été associés, à tort, au groupe de la Nativité, un peu plus loin. A droite, Visitation. Les plaques blanches sont faites d'un lichen très ras qui est venu habiller le granit de place en place.



dans la région du Léon, il est rebelle aux chefs-d'œuvre d'habileté que le ciseau des artistes champenois ou bourguignons savait tirer, dans le même temps, de la pierre tendre de chez eux ; il résiste aux intempéries, mais aussi aux virtuosités. De là une lourdeur générale — je ne parle que des formes de détail, gestes, physionomies, plis de vêtements, car rien n'est plus léger que la dentelle d'une silhouette de calvaire sur les nuages — une maladresse apparente ou réelle qui est un des charmes les plus vifs de cette statuaire. De là aussi la vieillesse qu'on est irrésistiblement porté à lui accorder, vieillesse assez illusoire puisqu'elle ne remonte pas au delà de la fin du XV^e siècle, et que les morceaux parmi les plus remarquables sont parfois contemporains de la mort de Henri IV, à Saint-Thégonnec, ou de Mazarin, à Pleyben ! Ainsi les œuvres les plus évoluées et les mieux cataloguées restent-elles sœurs des croix frustes qui jalonnent les accès et le réseau des routes du terroir breton. Cette unité de la statuaire, ce lien organique de la matière et de la facture à travers la diversité des « pays » dans la province, et des générations d'artisans et d'artistes en deux siècles de production, c'est aussi ce qui fait son originalité. Aux frises des grands calvaires, les épisodes évangéliques peuvent bien être traités selon des formules directement inspirées des modèles français, flamands, rhénans ou italiens : ils sont cependant dès le premier regard, « bretonnants ».

GUIMILIAU, faces sud et est. — En bas, de gauche à droite : Visitation (avec une suivante derrière Marie et Zacharie derrière Elisabeth) ; Lavement des pieds ; à l'angle, Saint Matthieu, évangéliste, avec un angelot devant son pupitre ; Adoration des Mages et des Bergers ; Fuite en Egypte. — Sur la plate-forme : Baptême ; Portement de croix ; à l'angle le cavalier Longin ; Mise au tombeau ; le Christ, suivi des deux disciples, cheminant vers Emmaüs. La superstructure était plus riche jadis, et comportait cavaliers et larrons. On notera l'effet d'entassement et de fourmillement gesticulant de la plupart des scènes. — Le massif quadrangulaire à éperons sur lequel est montée la statuaire forme un véritable petit monument, d'un dessin architectural savant, auquel l'église du village donne l'encadrement de ses murs, de ses pignons, de son clocher.



TOPOGRAPHIE ET CHRONOLOGIE.

LES calvaires historiés sont assez inégalement répartis entre les trois départements de la province : c'est le Finistère qui est de beaucoup le plus riche. A plus forte raison, s'il s'agit des grands ensembles à figuration multiple en ronde bosse. Dans le Morbihan on s'en est tenu généralement à une formule plus simple : la croix se dresse seule, sur un socle quadrangulaire décoré de bas-reliefs, et elle est elle-même conçue d'une façon assez massive, le Crucifié étant souvent figuré lui aussi en bas-relief sur un panneau qui forme une sorte de bannière de pierre. Le calvaire de Guéhenno est isolé, très à l'Est de tout autre monument analogue, et il est, avec celui de Melrand, le seul calvaire vraiment monumental qu'on puisse admirer dans le département. Dans les Côtes-du-Nord, un « nid » assez remarquable se place entre Belle-Isle-en-Terre et Rostrenen : citons Gurunhuel, Pestivien, Plourach, Senven-Léhart, Lanrivain, et surtout Kergrist-Moëlou qui offrait un ensemble aussi riche que Plougouven, et bâti sur le même plan, mais qui a beaucoup souffert et ne donne plus qu'une image cruellement mutilée de la splendeur qu'il dut avoir jadis.

En Cornouaille, le joyau est Tronoën, tout fouetté de vent et d'embruns, tout rongé de lichen, au Nord de Penmarc'h. Puis toute une série de calvaires décorés, non par des scènes diverses de la vie du Christ, mais par la troupe des douze apôtres. Il y en eut un nombre appréciable, autour de Quimper,

GUIMILIAU. Détail du Portement de croix. — On notera à la fois la puissance de réalisme presque burlesque des soldats, dont l'un tord la corde en s'arc-boutant d'un pied sur le fût de la croix, et l'autre sonne de la trompe ; et l'accent d'indicible douleur du visage de Jésus, les yeux clos. — Le personnage à gauche est le Jean-Baptiste de la scène voisine.

GUIMILIAU. La Cène. — Les douze apôtres se serrent comme ils peuvent autour de Jésus qui seul a une auréole ; Judas est à gauche, assis, serrant la bourse ; agenouillé devant un serviteur apporte une cruche de vin et une corbeille de pains ronds ; deux autres vases sont figurés en bas-relief ; dans le plat ovale auquel le Christ « met la main » est blotti l'agneau dont on distingue très bien les oreilles.



cinsi à Kerdévot, à Confort — où les douze, placés à tort sur la plate-forme, sont modernes — aux Trois-Fontaines. Il n'en reste que deux qui soient intacts, à Quilinen et Saint-Vennec, entre Quimper et Châteaulin.

En Léon, un groupement prestigieux se rencontre dans la vallée de l'Elorn avec Guimiliau et Saint-Thégonnec, pour ne point parler des innombrables croix à personnages, parfois très chargées, mais qui n'ont pas le caractère pleinement monumental des grands ensembles : elles se contentent de pousser, de bourgeonner, de broder sous le ciel : eux, en plus, construisent un espace architectural. Mais à vrai dire, il est bien artificiel de classer les calvaires en grands, moyens ou petits. Aux quatre coins du Finistère, si Plougouven, Pleyben, Plougastel sont évidemment des premiers, Cléden-Poher (près de Carhaix) est à peine moins important que Saint-Thégonnec, et de là à Saint-Hermin (sans parler de Kerbreudeur dont les débris attestent une œuvre riche et complexe, apparentée à l'art de Tronoën) à Brasparts, à Saint-Sébastien en Saint-Ségal, à Sainte-Marie du Ménez-Hom, à Locmélar, les transitions vers des formules « moyennes » sont presque insensibles : ici autant et plus que dans toute opération de classement et de sélection, les motifs d'hésitation ou de repentir ne manquent pas.

Quant aux dates, un certain nombre d'entre elles sont connues (beaucoup mieux que les noms d'artistes qui nous échappent à peu près toujours) et permettent d'établir un jalonnement chronologique sommaire. Contrairement à l'impression qu'ils donnent irrésistiblement à l'œil et à l'esprit par l'érosion de la pierre et l'allure toute médiévale de l'iconographie, ils

PLEYBEN. Ensemble, face ouest. — En bas, de gauche à droite : Jésus au Jardin des Oliviers ; Notre-Dame de Pitié ; Jésus baïoué par les garnisaires ; Repentir de saint Pierre ; Flagellation ; Couronnement d'épines. — Sur la plate-forme, encadrée par des cavaliers, Résurrection de Jésus. Autour du Crucifix, cinq angelots, deux aux pieds, deux aux mains, d'un mouvement particulièrement gracieux, un autre au sommet. Un ange est posé sur le gibet du bon larron (à gauche, c'est-à-dire, à droite du Christ) un démon sur celui du mauvais larron, pour emporter leurs âmes à leur destin éternel. Sur les croisillons, la Vierge et saint Jean.



sont tardifs. Le plus ancien, sur lequel on n'a aucun renseignement précis, est celui de Tronoën, qu'on peut faire remonter au dernier quart du XV^e siècle. Encore les sculptures qui le décorent sont-elles disparates, soit qu'il ait été « meublé » en plusieurs campagnes, soit que, lors d'une restauration ancienne, on y ait amalgamé à des éléments maintenus en place des fragments provenant d'un autre calvaire proche.

Lanrivain est daté de 1548, Guéhenno de 1550, mais la part des remaniements modernes y est trop grande pour qu'on puisse imaginer sans imprudence que l'économie qui est aujourd'hui la leur soit bien celle qu'avaient voulue leurs constructeurs.

Plougven (1554) développe une riche décoration sculptée sur la frise inférieure et la plateforme d'un massif octogonal : cette statuaire a beaucoup d'unité et d'autorité, et les drôleries de détail n'y détruisent pas l'impression générale de noblesse que donne l'ensemble. Cléden-Poher (1575) ne comporte pas de frise : les statues s'étagent de la plateforme aux deux cavaliers qui, surhaussés sur une sorte de stèle, font déjà partie de la scène de Crucifixion qui dresse haut dans le ciel ses trois gibets.

Guimiliau (1581-1588) et Plougastel (1602-1604) offrent une disposition architecturale beaucoup plus savamment monumentale. A plus forte raison Pleyben, qui dans son état actuel porte trace de trois siècles de travaux : d'un calvaire du milieu du XVI^e siècle subsistent divers morceaux, auxquels sont venus s'amalgamer en 1650, par les soins d'un artiste qui a signé

PLEYBEN. Face sud, détail. — En bas : Nativité; l'Enfant est couché dans une « gloire » en flammèches, sur la paille; deux angelots se joignent à l'adoration de l'âne et du bœuf. Saint Joseph protège de la main droite la flamme de sa chandelle. Adoration des Mages : l'accoutrement des rois (manchettes et col godronnés, culottes à crevés, bas à retroussis, buffleteries) est un curieux document.

En haut : Entre des cavaliers, et Madeleine, qu'on entrevoit de dos, à genoux au pied de la croix. Descente de Jésus aux Limbes : les deux premiers libérés sont Adam et Eve; un démon atroce cherche en vain à retenir dans la gueule infernale, à l'aide d'un croc, ses victimes qu'on lui arrache. (Au fond, très en arrière-plan, le clocher de l'église).



de son nom, Ozanne, des éléments nouveaux (il n'y a point de disparate sensible, soit que les formules n'aient pas bougé à travers trois générations, soit qu'Ozanne ait su pasticher volontairement la manière de ses prédécesseurs); enfin c'est au XVIII^e siècle qu'un dernier remaniement a donné au calvaire de Pleyben l'allure puissamment architecturale qu'on lui voit aujourd'hui.

Cette date de 1650 est la plus tardive pour les grands calvaires, bien que des croix plus modestes aient été élevées dans le style traditionnel jusqu'au plein XVIII^e siècle. Saint-Thégonnec, qui n'est pas sans quelque parenté avec Cléden-Poher, est de 1610.

En passant d'un calvaire à l'autre, on sentira aisément les différences de « tempérament » qui les distinguent, depuis l'agitation extrêmement chargée qui anime le foisonnement de Guimiliau avec une verve à la fois vaguement germanique et presque rabelaisienne, jusqu'à la sérénité toute statique, d'un rythme lent et un peu froid, qui préside à la distribution et aux attitudes des figurines de Plougastel : kermesse, farandole ou échauffourées là, procession et liturgie ici, avec la gamme des intermédiaires que présentent les autres calvaires. Il faudrait pouvoir ici s'engager dans une étude détaillée, qui nécessiterait bien des pages et beaucoup plus d'images que n'en comporte cette plaquette (1).

C'est à dessein que j'ai réservé les deux calvaires jumeaux de Saint-Vennec (1556) et de Quilinen, aussi proches l'un de l'autre dans le temps que dans l'espace, qui sont exceptionnels par leur plan triangulaire, leur élévation pyramidale, et leur imagerie.

Tels sont les principaux calvaires de Bretagne, ensembles iconographiques d'autant plus précieux qu'il s'agit d'un genre tout à fait original et, on peut le dire, unique, beaucoup plus riche, varié et prestigieux que tout ce à quoi on pourrait songer d'analogue; et unique aussi par leur mélange de rudesse et d'élégance, de noblesse et de bonhomie rustaude, si bien accordé à un peuple de manants fiers et de hobereaux bien enracinés sous le ciel de Dieu et sous les ciels mouvants où se pique la hampe de granit de la croix suppliante, protectrice et salvatrice.

(1) Le lecteur qui souhaiterait approfondir l'art et l'iconographie des calvaires pourra se reporter à mon ouvrage sur la *Sculpture Bretonne*, Plihon, éditeur, à Rennes.

NAÏVETE.

ON peut esquisser en une sorte de portrait composite la physionomie de cet art. L'impression première est sans doute celle d'une verve inépuisable, et débordante en effets inattendus.

Voici un petit bonhomme, serv'ette sur l'épaule, une cruche d'une main, une cuvette de l'autre : c'est le serviteur de Pilate qui s'empresse pour que celui-ci puisse se laver les mains. Voici s'agiter en plein vent, et en ronde bosse, des cavaliers et soldats hamachés comme au temps des guerres d'Italie, épée ou hallebarde au poing, éperons aux talons, rondache sur le dos, bonnet, turban ou morion en tête, culottes à crevés, bas tirebouchonnés : c'est la horde des tortionnaires du Christ. Voici un chemineau en chapeau rond, le bissac au creux du coude, le bâton à la main, halant un âne à l'aide d'une grosse corde : c'est saint Joseph emmenant vers l'Égypte l'Enfant Jésus et sa Mère. Cet homme à genoux devant une sorte de petit menhir où sont perchés des oiseaux, c'est saint Pierre pleurant son reniement au chant du coq.

La cocasserie inventive des imagiers ne se déploie peut-être jamais mieux que lorsqu'elle peut faire intervenir les créatures infernales. Le Satan de Plougouven est un chef-d'œuvre de ricanante horreur, avec son mufle cornu, ridé, barbe de bouc, oreilles en volutes, yeux globuleux, crocs obliques et aigus. Et il relève légèrement (d'une main qui n'a que quatre doigts) sa bure de bon apôtre pour découvrir ses pieds fourchus. A Plougouven même, et ailleurs, on voit une monstrueuse gueule béante, avec des naseaux et des yeux, mais sans corps : à l'intérieur se blottissent, serrés et comme frileux malgré les flammes qui lèchent leurs corps nus, des hommes et des femmes. Certains d'entre eux appelés par le Christ Sauveur, sont en train d'échapper aux griffes et aux grappins d'une escouade de démons qui voudraient les retenir. Cette diablerie médiévale, ce sont les Limbes, où Jésus descend, vainqueur de la mort. A Plougastel, à Pleyben, juché comme un moineau sur la barre transversale du gibet, un diable nain saisit l'âme du méchant larron et déploie déjà, pour l'emporter dans son repaire, ses ailes de chauve-souris, tandis qu'en face un angelot prend dans ses bras celle de son camarade repentant.

Nous sommes ici, comme c'est presque toujours le cas dans cet art simple et dru, aux confins indécis de la fantaisie et du pathétique, du truculent et de l'édifiant, du saugrenu et du grandiose. Sans doute beaucoup



de trouvailles ne sont qu'amusantes : ici la queue d'un cheval, solidement tressée dans une bande de cuir croisillonnée ; là le savant dessin, percé à jour dans le granit, d'une clé que saint Pierre arbore comme un fusil sur son épaule (Quillinen). Mais d'autres effets, plus bizarres encore, font hésiter le spectateur entre le sourire et l'émotion. C'est ainsi que les imagiers bretons n'ont jamais reculé à sculpter dans le granit ce qui s'y prête le moins, à pétrifier ce qui est aérien ou liquide, et dont ils donnent une traduction étrangement schématisée : envols d'anges et envols d'âmes, comme fixés entre ciel et terre ; larmes de la Vierge de douleur, en chapelet sur ses joues comme des billes ; sang du Christ qui coule en épaisse torsade des paumes clouées jusque dans les calices que présentent, en une gymnastique d'acrobates, des anges aux longues robes, aux longues ailes. Il n'est pas jusqu'à la Sainte Face imprimée en sueur de sang sur le voile de Véronique qui ne soit traitée (à Saint-Thégonnec par exemple) en relief vigoureux, mais avec une simplicité austère qui ne permet guère de se divertir de cette étrange idée.

Avec une si naïve hardiesse dans l'interprétation, on conçoit que les artistes ne se soient guère asservis à des formules stéréotypées. On pourrait prendre en exemple la façon dont sont traités les larrons. La sculpture de plein air n'a presque jamais, que je sache, fait place, hors de Bretagne, à ces comparses du drame du Vendredi Saint. Ici, pour peu que le calvaire ait quelque importance, il sont présents. Et l'on s'est ingénié à leur donner du caractère : parfois inertes et comme épuisés par leur agonie, le plus souvent tordus frénétiquement, mais toujours on a pris soin de les distinguer

SAIN'T-THEGONNEC. Face ouest. — Dans la niche au-dessus de l'autel, saint Thégonnec, patron de la paroisse. Sur la plate-forme, à gauche, Résurrection ; à droite, Mise au tombeau (le grand vieillard au centre, participant à l'ensevelissement, est Nicodème qui tient la Couronne d'épines). Au-dessus : Madeleine à genoux, le visage et les mains dressées vers le Crucifix ; Notre-Dame de Pitié ; Marie soutenue par les saintes femmes. Au croisillon inférieur, à la hauteur des larrons, de gauche à droite : saint Jean, Vierge et Enfant, saint Pierre avec sa clé.



l'un de l'autre : à Quillinen, bien que tout son corps soit déjeté en arrière, le bon larron relève la tête vers le Christ dont le regard de pardon s'abaisse sur lui. Parfois un ange aux mains jointes forme une console sous le criminel sauvé, tandis qu'un démon griffu se cramponne sous le damné ; et celui-ci, les yeux bandés pour symboliser son aveuglement à la grâce, semble, dans ses liens, en proie à des convulsions d'hystérique. L'Evangile ne suggérerait que de très loin de telles idées aux tailleurs de pierre bretons, qui les ont avidement adoptées — quand ils ne les ont pas inventées — des graveurs et verriers de Flandre ou d'Allemagne. Ce qui est sûr, c'est qu'eux seuls les ont sculptées.

On n'en finirait pas de noter les effets d'anachronisme, d'in vraisemblance, de touchant mauvais goût ou de déconcertante spontanéité qu'ont risqués les imagiers, renchérissant volontiers sur les légendes apocryphes qui déjà se donnent en cela belle carrière : à Tronoën, dès sa naissance Jésus est debout, globe en main, devant sa Mère encore couchée ; en cette scène comme à celle de la Circoncision il est déjà aussi grand que lorsque, douze ans plus tard, il argumente devant les docteurs de la Loi. A Plougastel, un des Rois Mages porte une croix pectorale... De pittoresques détails comme ceux-ci s'accompagnent aussi de notes typiquement locales : Saint Jean-Baptiste versant l'eau sur la tête de Jésus avec une coquille saint-jacques ou une valve d'ormeau, ou saint Yves vêtu d'un collet d'hermine. Les saints proprement bretons sont souvent les plus piquants : Yves, à Plougouven, coiffé de sa barrette de juge ecclésiastique, ou, à Saint-Thégonnec tenant un livre enveloppé dans une poche d'étoffe.

SAIN'T-THEGONNEC, détails : Pilate se lavant les mains. Son haut couvre-chef ne suffit pas à lui donner une majesté que compromet irrémédiablement la position quasi verticale de la cuvette sur les genoux du procureur, et l'allure désinvolte du serviteur enfantin, quoique barbu, la serviette sous le bras ; le tailleur de pierre n'a oublié ni les boutons sur la poitrine de Pilate, ni les menus crevés sur la manche. — Les deux personnages sur la droite sont un soldat casqué qui tient le fourreau de son épée, et un Juif, levant la main avec indignation pour accuser Jésus.



CALCUL.

TOUT cela fait sourire, mais on se tromperait du tout au tout en s'imaginant que les architectes et sculpteurs des calvaires n'étaient que des enfants arriérés, ignares, dont les seules qualités seraient la gaminerie, et la fraîche saveur d'une maladresse présomptueuse et désarmante. C'étaient de grands artistes, auxquels la plus récente évolution du goût nous met en mesure de rendre justice, après le désaveu que le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle ont souvent cru, bien à tort, être fondés à leur opposer.

Je dis bien architectes, car les grands calvaires sont des ensembles fortement construits, où l'équilibre des masses et des lignes, des pleins et des vides, est distribué souvent avec une science admirable. Il suffit de regarder ces calvaires à croisillons qui déploient sur le ciel leur silhouette complexe, surchargée, et pourtant harmonieuse. Lorsque le socle est important, il s'allège de diverses façons : par un arc abritant un autel pour la messe en plein air, et par des ouvertures formant quatre baies à jour sous les éperons saillants, comme à Guimiliau, et à Plougastel ; ou bien deux tunnels croisés sous le centre même de l'édifice, comme à Pleyben où l'on a ainsi une sorte de petit arc de triomphe à quatre faces symétriques. Sur ces amples socles, les personnages sont disposés en frise, adossés à la paroi, et l'horizontale domine ; mais plus haut les figures se groupent de

PLOUGASTEL. Face ouest. — Sous la niche, de gauche à droite : saint Pierre, saint Sébastien, saint Roch. Sur la frise, à gauche, Entrée des apôtres et de Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux ; Adoration des Mages. Sur l'éperon, saint Luc ; au fond, en partie caché, Lavement des pieds.

Sur la plate-forme : bourreau du Christ (sur-élevé) ; diable de la Tentation (il est égaré ici, trop loin du Christ dont il est solidaire) ; Comparution devant Pilate ; Résurrection ; Jésus prêchant aux docteurs ; Jésus faisant sortir des Limbes les morts de l'ancienne Loi (au haut de la queue d'enfer, d'où sortent des flammes, est assis un démon).

Au croisillon inférieur de gauche à droite, une sainte femme, Notre-Dame de Pitié, Madeleine.



façon plus aérée sur la plate-forme, et s'ordonnent progressivement au-dessus des tumultes du Chemin de Croix, en triomphantes verticales : Christ ressuscitant, gibets des larrons, croix centrale sur la cime de laquelle culmine l'ensemble.

Cet arrangement étagé est sensible encore, par exemple, au calvaire plus simple de Cléden-Poher, de la Piéta aux cavaliers, puis aux larrons, puis à la croix dont la force d'ascension est soulignée par les trois V à angles variés que dessinent successivement les deux consoles du croisillon, les deux corps d'anges suspendus et les deux bras ouverts de Jésus. Mais nulle part, la souveraineté de la verticale n'éclate mieux qu'à Quilinen ou Saint-Venec. Triangulaire et pyramidal, le monument s'élève vers le Christ, comme une tige hors d'un buisson ; tous les personnages « montent » : aux apôtres, de stature encore assez épaisse, répandus en bas, succède plus près de la croix une Piéta dont la Vierge est debout ; plus haut, et de plus en plus serrées contre le fût, d'autres figures aux longs plis droits, puis les jambes raidies du Supplicié lui-même, et enfin à partir de ses hanches étroites s'évase la corolle terminale des deux anges qui se tendent sous ses bras raidis : celui qui a conçu et exécuté, en lourde pierre, un tel **Sursum Corda**, un tel **Gloria in Excelsis** était un maître.

PLOUGASTEL. Fuite en Egypte. — On sent à merveille par ce « gros plan » ce que le grain compact et rugueux de la pierre apporte à la sculpture bretonne : une épaisseur certaine des formes — voyez la tête de l'âne, ou le cylindre à peine dégrossi du bébé dans les langes serrées par une sangle croisée — mais aussi une solidité admirable... Et nous voici pris entre le sourire — Joseph au chapeau rond, et la patte de l'âne paresseuse à se lever — et l'émotion devant cette Mère si majestueuse et si tendre, aux cheveux répandus... On ne sera qu'à demi-surpris d'observer que pour ce qui est des physionomies, c'est sûrement celle de l'âne, bonasse et vaguement narquois, qui a le plus d'expression. Mais le granit est sans pitié et a forcé le sculpteur à lui abrégé les oreilles.



UN ART DE CHRÉTIENTÉ PAYSANNE ET OUVRIÈRE.

Si naïves et si calculées qu'elles soient, de telles œuvres ne sauraient être dues ni à la simple naïveté, ni au simple calcul : le cœur est là, qui anime de sa ferveur et de sa grâce la statuaire des calvaires. En fin de compte, ce n'est pas l'amusement, ni même l'admiration qui ont le dernier mot devant eux, c'est la tendresse.

Mais il faut pour cela prendre le temps de les connaître, et une halte de dix minutes devant deux ou trois chefs-d'œuvre « sélectionnés » n'y suffit pas. Ces Vierges à l'Enfant, cousines à la mode de Bretagne des madones italiennes, semblent sans expression. Et elles le resteront pour le spectateur tant qu'il n'aura pas su retrouver en elles les traits sévères des villageoises, et reconnaître au bébé qu'elles tiennent dans leurs bras la caboche ronde des petits gars de la paroisse. Alors, mais alors seulement se découvrira à lui tout le sens de cet art de chrétienté paysanne et ouvrière. C'est toute la vie quotidienne de ces hommes et de ces femmes qui y est rassemblée et offerte, dans la diversité de leurs « états », de leurs travaux et de leurs jours, de leurs joies et de leurs misères, de leurs angoisses et de leurs espérances. C'est la communauté tout entière qui a élevé ces monuments, avec l'ardente fierté de faire plus beau, plus grand, plus complet que la paroisse voisine : elle y a dressé en pierre l'image sanctifiée de tout ce qui faisait sa vie. Le calvaire breton porte témoignage de tous les mérites, de toutes les grandeurs et servitudes d'un peuple, mais sanctifiés par l'exemple et l'intercession des saints : la virginité par sainte Barbe, sainte Geneviève ou sainte Catherine, la maternité par sainte Anne, et l'une et l'autre par Marie ; la paternité, par Dieu lui-même qui, au revers de tant de croix, offre Jésus, et aussi par saint Joseph ; le pèlerinage par la Fuite en Egypte ;

GUEHENNO. Ensemble. — En retable, au-dessus de l'autel, un bas-relief de la Mise au Tombeau. Sur la plate-forme, cavalier et Christ du Portement de croix (la croix est refaite). Le personnage levé autour du fût, appuyé — dans le vide ! — sur son coude, c'est Jessé. Les larrons ont les bras et les jambes repliés aux coudes et aux genoux. (Il est prudent de ne pas tenir compte des quatre figures qui encadrent l'autel où un bas-relief figure Jésus ressuscité se montrant aux apôtres ; ni de celle qui est campée en arrière sur un mur).



le métier d'écrivain par les évangélistes qui, à Guimiliau, tiennent plume et encrier avec leur livre ouvert sur les genoux ; la judicature par saint Yves ; l'épiscopat par saint Corentin ; la royauté par les Mages... que sais-je encore ? Et le péché lui-même par les grands repentis, Madeleine et le bon larron. C'est tout la structure sociale, professionnelle et morale de la Bretagne rurale des XVI^e et XVII^e siècles qui est ici perpétuée...

Sa sensibilité aussi : quand on sait quelle présence tragique a la mort pour les cœurs bretons, on devine le sens profond qu'ils donnaient à ces calvaires dressés parmi les tombes : « **Priez Dieu pour les Trépassés** » précise une inscription gravée sur le socle de saint Yves à Plougouven. Les morts eux-mêmes sont réconciliés et appelés les premiers à la lumière, en la personne d'Adam et Eve sortant des Limbes. Et l'on ne s'étonne pas que Marie pleurant sur le corps de son Fils soit un thème de prédilection, dans le pays où tant de femmes se sont vu arracher, par la mer, par la guerre, un fils ou un mari. Plût à Dieu que les « Monuments aux Morts » qui se sont élevés sur les places de tous nos villages eussent autant de pathétique et pieuse beauté que les calvaires bretons, qui étaient les « Monuments aux Morts » du temps jadis !

Il n'est pas jusqu'aux bêtes elles-mêmes et aux plantes qui n'aient leur place dans cette universelle sanctification : le lis de l'Annonciation, le roseau, sceptre dérisoire de Jésus bafoué, les arbustes entre lesquels, à Tronoën, Jésus ressuscité apparaît à Madeleine ; et le bœuf et l'âne de Noël, et les chevaux du Golgotha, et par-dessus tous, la colombe du Saint-Esprit, les ailes déployées sur la poitrine du Père, ou descendant à tire-d'aile vers la Vierge pendant que l'archange Gabriel lui révèle le message d'En-haut.

SAINT-VENNEC. — On distingue, de bas en haut : quelques apôtres ; les têtes, sous leur voile, d'un groupe de Notre-Dame de Pitié entourée des saintes femmes ; puis Madeleine, debout, mains jointes et la tête dressée vers la croix ; la Vierge et saint Jean, et le Supplicié entouré d'anges. Un seul larron est visible, la jambe tordue en arrière, l'autre est entièrement masqué par la croix centrale et les personnages dont elle est chargée. La puissance ascensionnelle de l'ensemble est accusée encore par l'angle aigu du massif triangulaire, et en arrière-plan, par la fine flèche ajourée...



Et pour que décidément toute la Création, même invisible, soit présente dans ces « sommes » de théologie chrétienne et de sensibilité humaine que sont les calvaires, les anges y affluent en foule. D'abord leurs chefs saint Michel qui, adossé au fût de la croix, piétine et transperce le dragon (à Saint-Hermin) et Gabriel devant Marie, scène touchante où les deux personnages sont comme éblouis l'un par l'autre de ferveur souriante et grave. Puis les anges anonymes qui s'associent aux mystères joyeux, douloureux, glorieux, tous ces intermédiaires, attentifs et bénis, entre la Grâce divine et les grâces de l'innocence humaine. Intimidée peut-être par la majesté de Dieu, la piété bretonne s'est appuyée avec amour sur la Vierge, sur les saints, mais sur les anges aussi ; et une intuition très délicate a fait deviner d'autre part aux sculpteurs ce qu'ils pouvaient tirer de ces miraculeux figurants : ils leur ont parfois fait place dans les groupes de « Pitié », pour soutenir discrètement la tête ou les pieds du cadavre. Mais c'est surtout à mieux élancer vers le ciel la stupéfiante légèreté des calvaires que servent les anges. Le « bois » de la croix, avec ses chicots décoratifs, et si mince soit-il, est encore trop massif : les anges sont là pour l'animer de leurs arabesques (1), pour tenir la banderole de l'INRI, ou sur l'autre face la couronne qu'ils vont poser sur le front de Marie, ou pour dessiner à la cime du monument un ultime geste d'envol : ainsi à Pleyben où l'on dirait que toute l'architecture du calvaire, et son fourmillement étagé d'épisodes et de personnages ne sont que pour mieux placer en plein ciel l'angelot minuscule agenouillé sur le pommeau de la croix.

(1) A Tronoën, dont les lignes d'ensemble sont sévères, les anges sont debout sur une console, rigides et sans ailes. Mais presque partout ailleurs ils voltigent.

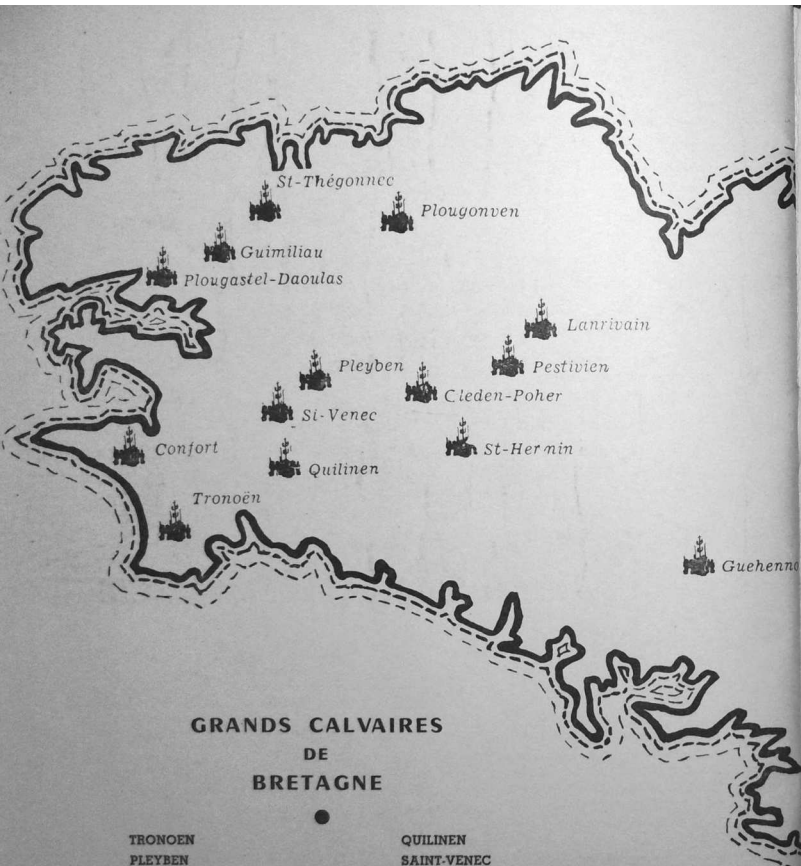
QUILINEN. — Le parti est très voisin de celui de Saint-Venec, peut-être plus résolument vertical encore. Au-dessus des Apôtres, eux-mêmes échelonnés, les figures debout s'étirent et se plaquent contre le fût, en deux étages. Le Christ lui-même est « janséniste ». La verticalité n'est rompue que par la contorsion des larrons (le bon, à gauche, relève symboliquement la tête vers le Christ et le ciel) et plus bas, par le corps déjeté que Marie serre contre sa poitrine : Madeleine serre un bras du cadavre dont pend, inerte, la main trouée.



LA savoureuse « geste » des calvaires bretons, avec son poids d'humanité, s'achève ainsi comme elle avait commencé : sur une humble et radieuse image d'enfance et de salut spirituel. Toutes ces scènes poignantes ou pittoresques, tous ces saints, tous ces anges n'ont été sculptés que pour porter aux gens d'ici-bas un témoignage de beauté supérieure et un signe de suprême espérance. On comprend alors comment Léon Bloy a pu écrire : « Je ne me lasse pas de regarder ces saints. C'est comme si je voyais défiler toutes les chères âmes de plusieurs siècles. Ce n'est pas de l'art pour les gens d'esprit, pour les visiteurs d'expositions modernes... C'est de l'art pour les âmes de l'ancien temps ». Mais il faut corriger ce que ces lignes exhalent d'amertume nostalgique. Car c'est bien de l'art pour les cœurs d'aujourd'hui, et de toujours, s'ils savent se faire assez simples, assez ouverts : et cette ouverture et simplicité de cœur que les calvaires de Bretagne ont besoin de **trouver** en nous pour se faire aimer, ils sont aussi capables de nous les **donner**. Ainsi restent-ils, à travers les générations, fidèles à leur rôle, et j'ose dire à leur vocation, qui n'ont jamais été d'amuser seulement, ni d'attacher les regards, mais de toucher les âmes.

Victor-Henry DEBIDOUR

CLEDEN-POHER, face ouest. — Notre-Dame de Pitié occupe la plate-forme. Le cadavre gît sur ses genoux, un bras pendant. A gauche saint Jean croise douloureusement les mains sur sa poitrine, à droite Madeleine, à genoux, tient son vase de parfum. Les cavaliers, placés anormalement bas, font partie intégrante de la Crucifixion, où l'on retrouve les figures traditionnelles de la Vierge et de saint Jean et les angelots qui, en bas-relief pour les pieds, tiennent les calices du précieux sang. C'est un trait fréquent que de représenter le bois des croix comme un tronc d'arbre grossièrement écoté de ses branches : noter la symétrie décorative de ces chicots : ils font « chanter » le volume qui sans cela serait sec et nu.



**GRANDS CALVAIRES
DE
BRETAGNE**

TRONOËN
PLEYBEN
SAINT-THEGONNEC
GUIMILIAU
PLOUGOVEN
PLOUGASTEL-DAULAS
GUEHENNO
CONFORT

QUILINEN
SAINT-VENEC
CLEDEN-POHER
LAZ
SAINT-HERMIN
BRASPARTS
PESTIVIEN
LANRIVAIN



La Mise au Tombeau de Lanrivain (1540) porte à l'extrême limite la disproportion qui est de règle entre les personnages de cette scène. Les deux longs et graves vieillards et le cadavre démesuré du Christ encadrent puissamment l'humble groupe des saintes femmes alignées derrière le sépulcre.

CET OUVRAGE, AVEC TEXTE DE V.H. DEBIDOUR, EST LE TROISIEME DE LA COLLECTION «IMAGES DE BRETAGNE». EDITE ET ILLUSTRE PAR JOS LE DOARE. IL A ETE ACHEVE D'IMPRIMER PAR HELIO-CACHAN, A CACHAN (SEINE), 31 MAI 1957.

Du même auteur :
La Sculpture bretonne, étude d'iconographie religieuse populaire.
In-4°, 248 pages, 140 photos hors-texte, une carte dépliant.
Pihon, éditeur à Rennes.

A Saint-Hernin, tout « monte » : de la table d'autel, par le groupe de Notre-Dame de Pitié, vers l'archange guerrier saint Michel, vers les deux larrons, vers la Vierge et saint Jean, vers la croix fichée en plein ciel.

